



HAL
open science

La nudité au XIXe siècle

Anne Carol, Régis Bertrand

► **To cite this version:**

Anne Carol, Régis Bertrand. La nudité au XIXe siècle . Rives Méditerranéennes, 2008, 30, pp.25-37.
10.4000/rives.2303 . hal-01526611

HAL Id: hal-01526611

<https://amu.hal.science/hal-01526611v1>

Submitted on 23 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Carol

La nudité au XIX^e siècle

quelques pistes de réflexion pour l'histoire des pratiques et des sensibilités

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Anne Carol, « La nudité au XIX^e siècle », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 30 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2009, consulté le 07 avril 2014. URL : <http://rives.revues.org/2303>

Éditeur : TELEMME (UMR 6570)

<http://rives.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rives.revues.org/2303>

Document généré automatiquement le 07 avril 2014. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Anne Carol

La nudité au XIX^e siècle

quelques pistes de réflexion pour l'histoire des pratiques et des sensibilités

Pagination de l'édition papier : p. 25-37

- 1 On se propose d'évoquer ici quelques pistes de recherche concernant la nudité à l'époque contemporaine, et plus précisément au XIX^e siècle. Du début du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle, la nudité intégrale reste une pratique exceptionnelle, hors champ artistique ; le dénudement partiel des corps, surtout féminins, est transgressif. Cette période s'oppose au deuxième XX^e siècle libérateur, voire revendicatif (notamment à partir des années 60) où la nudité totale ou partielle s'affiche de plus en plus sur les murs des villes, les couvertures des magazines ou les plages. On sait toutefois que ces dénudements ne sont pas un simple retour à la nudité primitive et les travaux des anthropologues ou des sociologues comme Jean-Didier Urbain, Jean-Claude Kaufmann, ou David Le Breton ont bien montré que des codes implicites ou explicites (voir les règlements municipaux récents, par exemple) régissaient ces espaces de dénudement ¹.
- 2 Le long XIX^e siècle sur lequel je vais me concentrer est souvent considéré comme l'apogée des contraintes subies et assumées de la décence collective et de la pudeur : le problème de la nudité n'est, de fait, qu'un aspect d'un mouvement plus vaste de refoulement et d'occultation du corps, de la sexualité, de l'organique en général. La nudité y renvoie à deux dangers, qui relèvent tous deux de la naturalisation : le risque d'érotisation et le risque d'animalisation.
- 3 Ce siècle dit « victorien » craint donc la nudité et la pourchasse, jusque dans le mobilier : dans *Le luxe*, un ouvrage de Philippe Perrot paru en 1995², l'auteur –dont on connaît les analyses brillantes sur le vêtement féminin au XIX^e siècle- interprète entre autres ainsi la manie du capiton, du rembourré, de la tenture, du coussinet, qui surcharge le mobilier et cache, en l'enfouissant, l'ossature fonctionnelle des meubles ; on sait qu'on cachait pudiquement le pied des tables et des pianos dans l'Angleterre de la même époque. Mais il est aussi d'usage de relever la duplicité de cette période, qui s'exprime par exemple dans le domaine sexuel (adultère, recours à la prostitution, généralisation de ce que l'on a appelé le « double standard »³). Dans le cas qui nous préoccupe ici, on aura l'occasion d'y revenir, la nudité s'étale triomphalement dans les musées et l'art « pompier » qui succède à l'art romantique n'en finit pas d'exposer des nudités féminines dans des postures nettement érotiques.
- 4 Quelles sont donc ces occasions de contempler la nudité qui sont offertes à ce moment ? Dans quel cadre, selon quels critères est-elle autorisée ? Quand se dénude-t-on, devant qui ? Y a-t-il des formes de dénudation différentes selon les sexes ? Selon les catégories sociales ? Peut-on percevoir une évolution avant l'explosion des cinquante dernières années ?
- 5 Voici quelques-unes des questions que l'on peut se poser rapidement sans d'ailleurs avoir toujours les moyens d'y répondre.

Nudités licites, nudités publiques

- 6 Commençons par les formes de dénudement les mieux connues, les plus étudiées à ce jour, c'est-à-dire celles qui sont licites et s'effectuent dans la sphère publique ou dans le cadre de la vie sociale.

La nudité esthétique et artistique

- 7 La première que l'on peut évoquer est, bien sûr, la nudité artistique. C'est sans doute la principale source de contact visuel avec des nudités intégrales, en ville s'entend. Notons que ce contact s'effectue dans un cadre extrêmement policé (au sens premier du terme) et sous le regard des autres, ce qui interdit une contemplation trop complaisante.

- 8 Dans les parcs et les jardins publics, sur les places, les façades des monuments, la statuaire, notamment allégorique, donne à voir des femmes et des hommes nus ou en partie nus symbolisant la justice, la charité, la république, etc. La peinture, qu'elle soit présente dans les musées, les bâtiments publics ou dans les Salons officiels à partir du second Empire, accorde aussi une large place à la nudité. C'est le cas de la peinture néo-classique du début du siècle (David, Ingres), du romantisme mais aussi de l'orientalisme et tout autant du classicisme « pompier » du second Empire et de la III^e république⁴.
- 9 Dans le néo-classicisme, et dans la continuité de la pensée de Winckelmann, les corps nus abondent, peut-être plus masculins que féminins d'ailleurs. Au début du siècle, l'heure est en effet à l'exaltation des vertus viriles, des jeunes guerriers ou des tribuns, et c'est l'Antiquité gréco-romaine qui constitue la toile de fond et la source d'inspiration de ces nudités. La charge potentiellement érotique ou animale de la nudité y est désamorcée de plusieurs façons : par cette distance chronologique –le choix des sujets antiques renvoie en outre à une époque où la nudité publique est supposée, à tort ou à raison, banale- ; par le hiératisme des postures, loin de l'abandon lascif ou de la gesticulation suspecte ; par la perfection anatomique, qui suscite davantage l'admiration esthétique que le trouble sensuel. S'y ajoutent un certain nombre de conventions destinées à évacuer l'animalité et l'érotisme : astucieux drapés ou positions masquant opportunément les organes génitaux ; représentation « atrophiée » de ceux-ci ; absence de pilosité, qu'elle soit pubienne ou axillaire. Une topographie du montrable se dessine, variable selon les sexes : pour un homme tout est montrable, y compris le *verso* ; pour une femme le dénudement des seins : la statuaire, notamment allégorique, les exhibe fièrement, comme autant de symboles de la fonction maternelle.
- 10 Le romantisme trouble cette codification en bousculant quelques-unes des conventions classiques ; l'importance accordée au mouvement compromet l'ordre des corps : qu'on songe par exemple à la torsion troublante du corps de la femme poignardée dans *La mort de Sardanapale*, par Delacroix. Mais le romantisme, par son désir de rompre avec l'antique, a peu donné à voir de nudités. L'expression des passions passe par d'autres supports : le visage (le portrait), le paysage ; le style « troubadour » est peu propice à la nudité, et c'est peut-être paradoxalement dans la peinture religieuse qu'on y trouvera le plus de nudités, notamment christiques.
- 11 C'est surtout l'orientalisme, issu en partie du romantisme, qui pervertit le système de la nudité néo-classique, en réintroduisant érotisme et animalité. L'étrangeté de l'espace, le pittoresque autorisent la représentation de nouvelles nudités où la sensualité n'est pas seulement tolérée, mais recherchée ; dans le cas de nudités noires, l'animalité n'est pas très loin. C'est d'ailleurs la nudité féminine qui inspire désormais, et non plus la nudité guerrière. Dans les postures ambiguës, les jeux d'ombre qui voilent ou dévoilent des coins de peau et qui s'opposent à la nudité solaire des classiques, mettant le spectateur en position de voyeur (d'autant plus quand les sujets traités renvoient au monde fantasmagique du harem), il n'y a plus grand-chose de la nudité noble et pédagogique de la peinture « à l'antique ».
- 12 Cet orientalisme, ainsi que le romantisme sont galvaudés dans la peinture pompier de la fin du siècle, où les nudités pullulent. Qu'il s'agisse de la peinture d'histoire, de la peinture mythologique ou de la peinture de genre, la nudité s'est irrémédiablement « encanaillée » : elle attire toujours, car elle constitue une sorte de réservoir d'images érotiques de bon ton, qui a son marché et ses amateurs, et il y aurait sans doute des recherches à mener sur son rôle formateur dans l'éducation des jeunes gens au XIX^e siècle. Mais cette nudité émoustille plus qu'elle ne choque. Ce qui choque désormais, ce sont les nudités réalistes où aucun alibi artistique, aucune distance géographique ou chronologique n'atténuent la position voyeuriste du spectateur : l'*Olympia* de Manet n'est pas étendue dans un harem mais dans un appartement du nouveau Paris de la prostitution de haut vol ; le *Déjeuner sur l'herbe* donne à voir une proximité d'une grande violence entre des hommes habillés et une femme nue.

Le dénudement mondain

- 13 Une deuxième forme de nudité (partielle, cette fois) autorisée réside dans la pratique du dénudement mondain. Les travaux pionniers et stimulants de Philippe Perrot sur *Le travail*

des apparences sont suffisamment connus pour que l'on ne s'y attarde pas⁵. Jamais le corps féminin n'a été aussi caché qu'entre 1830 et 1914, enseveli sous des couches innombrables de tissus : chemise de jour, pantalon, bas, corsets, jupons, crinolines, poufs et autres formes, robes et jupes enfin complétées de gants, bottines, manchons, chapeaux, châles, étoles, etc.

14 Dans ce contexte, le dénudement des femmes est limité de façon extrêmement précise à des lieux, à des moments et à des portions du corps. Pour une femme convenable, ce dénudement ne concerne pas le bas du corps, qui renvoie à la sphère sexuelle. Il est affiché dans la moitié supérieure, pour les bras, la gorge, le cou et le visage. Encore faut-il nuancer ce dénudement : d'une part, il n'est pas indiqué à certains âges de la vie (adolescence, âge « critique »), ni à certaines périodes (deuil). Il ne saurait concerner que l'épouse, supposée déssexualisée par sa maternité. D'autre part, il se limite à certains moments de la journée : c'est le soir qu'on se décollette, dans le cadre de la mondanité, dans une logique d'exhibition sociale ; paradoxalement, dans des lieux publics et devant des foules (théâtre, opéra, bals). On a souligné à maintes reprises l'écart qui existe entre la prudence bourgeoise quotidienne et l'audace de ces tenues de soirée où les chairs, les seins en particulier sont exposées aux regards de tous. C'est à ce moment et dans cette occasion que se manifeste à son paroxysme le dimorphisme sexuel décrit par Perrot, les tenues masculines reprenant à leur compte les valeurs de sobriété et d'épargne propres à la bourgeoisie et celles de leurs compagnes, exprimant par leur somptuosité et leur luxe tout aristocratique, le désir de paraître, la prodigalité effrénée, ainsi que la réussite économique du mari. Mais il faut noter ici que ce dimorphisme si bien décrit par Perrot en ce qui concerne la richesse du vêtement, s'applique aussi au dénudement : inutile de dire que les hommes –même les dandies – n'exposent pas de la même manière leur anatomie à l'admiration publique le soir venu. Il faudrait donc s'interroger plus profondément sur la signification de ce dénudement, sa signification sociale, mais aussi anthropologique.

15 Il faut noter en outre que ce dénudement, pour être spectaculaire, n'est pas aussi strictement codifié que ce que ce qui précède pourrait le laisser croire. Il existe, d'abord, toute une série de jeux et d'artifices de toilette qui pervertissent la frontière de ce qui est montré ou non ; je pense aux voilettes, par exemple, et de façon plus générale, aux dentelles, résilles, mitaines ; aux châles posés sur les épaules et la gorge, aux éventails qui font ou non écran.

16 L'occultation « normale » fait aussi que le dévoilement de tronçons de peau (entre le gant et la manche, entre la bottine et le bas de la jupe, par exemple) se révèle *a contrario* très chargé d'érotisme. Même remarque pour la nuque, le dos et des épaules, découverts par les cheveux noués, dont on se souvient de l'effet qu'ils produisent sur Félix dans le roman de Balzac, *Le lys dans la Vallée*. Le geste qui consiste à dénuder en *relevant* (les cheveux, en découvrant les aisselles ; les jupes ou les jupons ; les chemises) se dote pour longtemps d'une très forte valeur érotique.

17 Dernière remarque, mais non des moindres : cette analyse, rapportée brièvement ici, ne concerne que les catégories sociales supérieures. On sait peu de choses des libertés vestimentaires prises dans le peuple, de l'accoutumance du regard à des nudités partielles occasionnées par le labeur : dans les champs, l'été, dans les mines, dans les ateliers parfois surchauffés, ou au lavoir. Ce qu'on en sait rend difficilement applicable le modèle bourgeois et indique des seuils différents, mais en aucun cas une indifférence.

La sphère privée : des pratiques à découvrir

18 Ce qui vient d'être dit est, pour une large part, bien connu ; il est toutefois un aspect moins balisé des pratiques de dénudement, où les questions sont plus nombreuses que les réponses. Il s'agit des pratiques de dénudement dans la sphère privée. À notre connaissance, cette question a très rarement été abordée de front, en tant que telle, et ce silence est facile à expliquer : les sources sont très peu évidentes, rendant les remarques suivantes plus prospectives que descriptives.

19 La question de la nudité dans la sphère privée est, en fait, double : elle renvoie d'une part à l'expérience que l'on a de sa propre nudité, et d'autre part à la nudité partagée avec les proches. Distinctes, ces deux questions ne sont pas pour autant dissociées : posons l'hypothèse que le partage de la nudité, et notamment le fait d'offrir sa nudité en spectacle aux autres (ou à

l'autre, dans le couple) ne peut se concevoir que si l'on a soi-même l'habitude de se confronter à sa propre nudité. Deux situations permettent d'appréhender concrètement ce problème : les pratiques d'hygiène et les rapports sexuels.

La nudité et l'hygiène

- 20 Les pratiques d'hygiène fournissent l'occasion, *a priori*, d'expérimenter sa nudité –voire de la partager avec d'autres. Or, pour que cette expérience de la nudité soit possible, il faut que soient réunies trois conditions particulières.
- 21 La première est l'existence de pratiques d'hygiène impliquant le dénudement. L'histoire des pratiques d'hygiène a été faite par Georges Vigarello, qui nous servira ici de guide⁶. Jusqu'au début du XX^e siècle, on se lave avec parcimonie, en procédant essentiellement à des ablutions partielles. Celles-ci concernent des parties du corps déjà exposées (c'est même leur principe : laver ce qui se salit) : le visage, le cou, les mains et les avant bras. Le pasteurisme à la fin du siècle met l'accent sur des zones cachées, où pullulent les microbes : bouche, aisselles, pieds, région génitale. Mais ces nouvelles nécessités ne remettent pas en cause le principe des ablutions partielles : la vieille méfiance par rapport aux pouvoirs de l'eau n'a pas disparu (qu'on songe à la peur de se laver la tête, à celle de l'eau froide pendant les règles), et surtout, les moyens de pratiquer ces ablutions totales manquent, ce qui nous amène à la deuxième condition. Avant de l'expliciter, concluons donc que la toilette « en détail » ne favorise pas la prise de connaissance de son propre corps sinon par tronçons.
- 22 Deuxième condition nécessaire, donc, l'existence d'un lieu où ce dénudement est possible, praticable. Or, il est évident que des contraintes sociales et techniques limitent cette possibilité. On ne fera pas ici l'histoire de *La conquête de l'eau* (Goubert) ou de la diffusion des installations sanitaires (Csergo, Guerrand)⁷. Mais cette histoire montre la distance entre nos possibilités actuelles et celles offertes à l'homme ordinaire du XIX^e siècle : absence d'une pièce spécifique permettant de s'isoler ; absence d'un mobilier spécifique hors la cuvette et le broc, au mieux disposés sur la table de toilette couverte de marbre ; quant au bidet, il renvoie par principe à une ablution partielle ; diffusion tardive du tub et plus encore des baignoires, seuls outils d'une toilette complète. L'inconfort de la toilette totale rend vraisemblablement l'opération rare et rapide, pour ne pas dire furtive, hors de quelques milieux privilégiés. Elle ne facilite donc pas la familiarité avec sa propre nudité, sans parler de celle des autres.
- 23 C'est ci qu'intervient la troisième condition : l'existence d'un regard sur son corps nu. Or cette contemplation paraît difficile pour plusieurs raisons : d'une part, elle n'est pas encouragée par la morale et l'éducation des jeunes filles, où l'apprentissage de la modestie passe par la traque de la coquetterie, et donc, du narcissisme. Les techniques du corps apprises dans les pensionnats tenus par des sœurs⁸, et elles-mêmes inspirées des pratiques conventuelles, s'efforcent de limiter la nudité et les occasions de s'en repaître. On peut aussi penser, de façon plus générale –et cela vaut pour les garçons également–, à la hantise de la masturbation qui pousse les éducateurs à limiter au maximum les occasions d'exploration de son propre corps : au moment du coucher, au réveil, à la toilette ... (eau des baignoires troublées, linge, ou bain en chemise). D'autre part, plus prosaïquement, les miroirs manquent ; du moins les grands miroirs, qui ne se diffusent que lentement à cause des contraintes de fabrication et d'un coût longtemps élevé. Ce n'est qu'au XX^e siècle que « l'armoire à glace » garnit toutes les chambres à coucher. En attendant, le miroir de toilette, lorsqu'il existe, ne permet d'avoir qu'une connaissance tronquée de son corps⁹.

Nudité et sexualité

- 24 Une autre piste concernant ce dénudement dans la sphère privée s'avère encore plus difficile à cerner : c'est celle de la nudité dans les rapports sexuels, esquissée dans les travaux d'Alain Corbin, d'Anne-Marie-Sohn ou de Jean-Claude Bologne¹⁰. Espérer en évaluer la fréquence est une gageure. Tout au plus peut-on esquisser quelques hypothèses basées sur de maigres indices, qui tendent à établir la rareté de cette pratique.
- 25 Tout d'abord, il paraît logique, compte tenu de ce qui précède, de penser que la nudité est d'autant plus difficile à partager que l'on a soi-même peu eu l'occasion de l'expérimenter. La

honte de son corps se double en l'occurrence de l'aura peccamineuse qui entoure l'acte sexuel. Tout ce qui peut ressembler à de la licence l'éloigne de sa finalité procréatrice, et la nudité totale renvoie à des pratiques érotiques qui sentent le bordel et dégradent ceux dont on l'exige. Le comble de l'impudeur est atteint dans le cas de figure de rapports sexuels dans la nudité intégrale et sous une lumière forte. Selon Anne-Marie Sohn, de nombreuses femmes, et jusqu'à milieu du XX^e siècle notamment à la campagne, avouent ainsi ne s'être jamais montrées nues devant leur mari. L'usage est d'ailleurs de garder sa chemise, pour l'homme comme pour la femme (voire son bonnet) pour se coucher ; point n'est besoin de les ôter, dans les deux cas, pour passer à l'acte. Les armoires et les greniers ont d'ailleurs gardé la trace de ces chemises de nuit percées d'un trou, entouré de broderies, qui se seraient répandues, par l'intermédiaire des trousseaux des pensionnaires des couvents. L'imagerie coquine ou pornographique fournit une autre piste ; on objectera qu'elle n'a que peu à voir avec la routine conjugale : mais justement, elle constitue une démonstration *a contrario* puisqu'elle met souvent aux prises des couples partiellement vêtus.

Nudités marginales, nudités pionnières

- 26 Codifiée dans l'art au point de perdre tout réalisme, furtive et limitée dans l'espace privé, la nudité se donne donc à voir ailleurs, dans des marges interlopes, ou se pratique à l'occasion d'activités pionnières. Ce sont ces nouvelles formes de dénudement marginales et pionnières qu'il faut évoquer ici, formes de dénudement qui sont pour certaines la matrice de nos nudités actuelles.

Les nudités crapuleuses ou pornographiques

- 27 Il faut évoquer en premier lieu des nudités dont l'exhibition vaut dégradation pour ceux ou celles qui s'y livrent ou la subissent. Nudités honteuses, parfois involontaires, mais qui n'en sont pas moins recherchées par un public désireux de dépasser les dénudements convenus de l'art.
- 28 Une première question qui se pose immédiatement est celle de la nudité au bordel. On sait le rôle important que tient celui-ci, tout au long du XIX^e siècle, dans la sexualité masculine. En particulier, dans le monde bourgeois, il constitue le contrepoids de la sexualité conjugale dont l'érotisme est banni. Il serait donc tentant d'y voir un lieu où la nudité est fréquente. Il faudrait vérifier ou infirmer cette hypothèse, en relisant l'abondante littérature consacrée à la vie dans les maisons closes ; d'ores et déjà, ce que l'on peut affirmer avec certitude grâce à l'iconographie (Degas, Lautrec), c'est que les femmes y sont, dans l'attente de l'homme, en partie déshabillées. Il ne s'agit donc pas d'une nudité totale – à vrai dire peu confortable – mais d'un dénudement partiel, ou pour mieux dire, d'un déshabillage en cours, arrêté mais suggestif. Ce caractère érotique supposé laisserait penser que ce type de tenue n'est pas familier au mari – *a fortiori* la nudité. S'en tient-on là pour la suite, ou le déshabillage est-il total ? S'agit-il d'une fantaisie particulièrement érotique ? Et, d'ailleurs, la nudité totale est-elle le comble de l'érotisme ? Quand on sait la fréquence des pratiques fétichistes liées à des pièces de vêtements (gants, bottines, mouchoirs, etc.), la question mérite peut-être d'être posée.
- 29 La question de la nudité prostitutionnelle entraîne dans son sillage celle de la nudité pornographique, qui est à replacer plus généralement, dans le contexte du nu photographique¹¹. On le sait, les premières photographies ont tenté d'imiter la peinture ; c'est plus vrai encore dans le cas des nus. Les premiers photographes de nu ont d'ailleurs bien pris soin de préciser dans leurs réclames qu'ils travaillaient « pour les ateliers », comme Durieu pour Delacroix. Il est difficile d'évaluer l'impact de ces premières photographies, parfois stéréoscopiques – ce qui en exacerbait l'effet de réel. Ce qui est certain, c'est que les codes employés pour désamorcer la nudité picturale sont ici réemployés : poses et décors renvoient à des codes esthétiques identifiables. Ont-ils fonctionné ? Il est probable, si l'on en croit les historiens de l'art, que ces nudités artistiques ont connu tout de suite un double marché : celui des artistes, mais aussi celui des érotomanes distingués. D'où la lente invasion dans le nu photographique, d'images plus troubles, plus ouvertement provocatrices : dans ce cas, les codes sont détournés par le jeu de regard introduit par le photographe, par le dévoilement des pilosités, les accessoires

connotés. En outre, la photographie, en l'absence de retouche, ne peut éviter la crudité du nu réaliste. L'imperfection anatomique, le poids des chairs, le grain de la peau où se lisent les contrastes de hâle et de blancheur, la pilosité rendent plus difficile l'émotion esthétique. Le nu photographique garde quelque chose de sale. C'est peut-être cette saleté qui ouvre la porte, justement, à la pornographie : scènes amoureuses ou sexes féminins clairement exposés.

30 Ces formes furtives –quoique répandues– d'accès à la nudité –dans quelles limites ?– peuvent aussi s'effectuer par d'autres biais, plus détournés encore. Descendons d'un cran dans le crapuleux. Il est en effet possible de contempler à loisir des corps nus dans quelques endroits urbains dont le but n'est pourtant pas l'exhibition érotique.

31 On pense, notamment, à la morgue si brillamment étudiée par Bruno Bertherat¹². Les cadavres y sont exhibés nus en effet jusqu'en 1877 ; nus, c'est-à-dire simplement couverts d'un morceau de tissu ou de cuir sur les organes génitaux, leurs vêtements étant pendus au dessus d'eux. La visite à la morgue, qui concerne des centaines de milliers, voire des millions de personnes chaque année, permet donc à la population de se repaître, tous âges et tous sexes confondus, du spectacle derrière une vitre d'un corps nu et immobile exposé sous une lumière zénithale crue. Si de nombreux corps sont dans un état insoutenable (notamment les cadavres de noyés, très nombreux), certains sont dans un état « normal » et quelques-uns sont même réputés beaux, donnant parfois simplement l'illusion du sommeil. La dimension érotique de la visite à la morgue est un classique de la littérature, et une des raisons pour lesquelles vraisemblablement la nudité n'y est plus exposée à partir de 1877 (l'argument employé à ce moment, à savoir faciliter l'identification en habillant la victime, étant exactement l'inverse de celui employé précédemment pour justifier la nudité : exposer des signes d'identification corporels) ; une des raisons aussi qui préparent sa fermeture définitive au public au début du XX^e siècle. À cette dénudation *post mortem* peut s'ajouter, en miroir, la dénudation partielle du supplicié lors de l'exécution publique : nuque rasée, encolure dégagée sont rendus nécessaires par la guillotine ; or, on sait que des femmes guilloténées ont manifesté un sentiment de pudeur au moment d'affronter la foule avec les cheveux coupés et la poitrine en partie découverte.

32 Autre lieu d'exhibition de la nudité infâmante, les foires ou zoos humains dont la fin du siècle est friande¹³. La nudité y est protéiforme : « sauvages » importés des lointaines colonies et restitués au public dans « l'état de nature », monstres dont le dénudement au moins partiel est rendu nécessaire par la nature même de la monstruosité, curiosités pathologiques exposées dans des bœufs ou mieux encore, sous la forme de cires au réalisme saisissant. Le Musée Spitzner, qui distrair les Parisiens sous le second Empire avant de sillonner l'Europe, comporte ainsi un pavillon spécial, ouverts aux seuls adultes, montrant une terrifiante collection de moulages d'anatomie pathologiques concernant les maladies « génito-urinaires ». On y trouve de même un spécimen en cire grandeur nature de la *Venus hottentote*, dont chacun connaît la spécificité anatomique. Dans tous les cas, la nudité contemplée se rapproche de l'animalité, ce qui ne contribue pas à la banaliser. Mais on peut émettre l'hypothèse que c'est en partie cette possibilité de voir des corps nus qui motive le succès de ces expositions.

33 Quittons toutefois le terrain de ces nudités « horribles » pour aborder des nudités plus saines, dont la pratique est nouvelle, moderne, et la postérité féconde.

Nudités pionnières

34 De nouvelles pratiques de dénudement se diffusent en effet à la fin du XIX^e siècle dont on peut évoquer brièvement trois matrices.

35 La question de la nudité militaire mériterait d'être mieux connue. On sait que le passage devant le conseil de révision s'accompagne d'un dénudement qui a dû être vécu, pour les jeunes hommes qui y ont été soumis, comme une épreuve angoissante (d'autant plus que leur avenir proche en dépendait, ainsi qu'un éventuel brevet de virilité)¹⁴. Dénudement total et collectif, devant des étrangers, dont le regard est en outre ouvertement scrutateur, pour ne pas dire évaluateur. Cette première expérience de la nudité est prolongée, dans les casernes, par la douche, souvent collective –encore qu'il faudrait nuancer sur un plan matériel la réalité de cette pratique, et le dénudement exigé. Se systématisent, là, semble-t-il, les conditions d'une familiarité plus grande à la nudité pour les hommes qui n'a pas d'équivalent chez les femmes.

- 36 La nudité militaire amène, tout naturellement, à évoquer la nudité athlétique et sportive. La pratique de la gymnastique, du sport entraînent des dénudements qu'il serait sans doute particulièrement intéressant de creuser dans la perspective d'une généalogie des façons de faire actuelles, car ils sont au confluent de nécessités pratiques : dégager les membres pour mieux se mouvoir, et d'une nouvelle esthétique du corps qui se dessine, notamment masculin : le corps athlétique¹⁵. La pratique de la gymnastique, au départ collective, utilitaire et patriotique (fortifier la race, déployer les poitrines, discipliner les corps) se tourne peu à peu vers une pratique plus hédoniste et narcissique, dont une des finalités est de recréer le beau à l'antique. La culture physique, avant de s'appeler culturisme, ne peut se concevoir sans que le corps construit au prix de mille efforts soit montré, admiré, par soi-même et par les autres amateurs. Dans cette optique, la nudité la plus complète est non plus seulement une contrainte ou un mode d'entraînement, mais la récompense et presque le but à atteindre. Notons que cette nudité athlétique est une nudité virile, masculine. Les résistances au dénudement partiel des femmes sont très importantes, et l'argument de l'indécence est d'ailleurs un de ceux qui sont les plus employés pour condamner le sport au féminin. On peut se demander au delà si un corps de femme musclé ne constitue pas une forme de nudité extrême, superlative, dépouillé qu'il serait des mollesseuses rondeurs qui ont font tout l'agrément pour les amateurs de la Belle Epoque, semblable à un écorché musculeux.
- 37 Une dernière forme de dénudement, sans doute la plus féconde, est celle de la plage, étudiée par Alain Corbin¹⁶. On aurait pu évoquer la nudité thermale, dont elle constitue par certains aspects un prolongement : il s'agit dans les deux cas d'une nudité thérapeutique, qui s'effectue dans le cadre d'une sociabilité un peu marginale, où les codes sociaux, transposés, sont néanmoins un peu relâchés. Mais c'est le caractère plus ambigu du dénudement plagiste qui interpelle, puisque l'activité de loisir vient peu à peu se superposer à l'argument thérapeutique. Inutile de dire que ce dénudement est, surtout à ses débuts, très limité et encadré ; et ce aussi bien pour l'acte de se dénuder, pratiqué dans les cabines qu'on traîne au besoin dans l'eau, ou dans les degrés de ce dénudement. Un des champs les plus féconds ouverts par l'analyse d'Alain Corbin, est celui de la plage comme marge : un entre-deux, un espace mouvant et indéfini, où des choses qui ne sont pas possibles ailleurs sont permises. En l'occurrence, le dévoilement progressif des jambes et des bras, l'exposition de ces portions de nudité que l'on vient scruter et qui donnent naissance, on le sait, à de nouveaux critères esthétiques concernant le corps féminin¹⁷. Or, c'est aussi sur la plage que va progresser le plus la nudité au XX^e siècle : du maillot une pièce au maillot deux pièces, du maillot deux pièces au bikini, du bikini au monokini, et du monokini au string. Se construit ici une nudité qui se dépouille peu à peu de toute équivoque, et qui n'est plus condamnée aujourd'hui au nom de la morale mais d'un « terrorisme esthétique ».
- 38 Je terminerai en évoquant très rapidement, enfin, un dernier front de la nudité : celui de la nudité « médicale ». J'y vois deux raisons de s'y intéresser : d'une part, l'acte médical suppose des dénudements du côté des patients ; d'autre part, il existe une nudité médicale particulière, celle des livres de médecine, des musées anatomiques, qui est sans doute la plus exhaustive, avant l'ère de la pornographie.
- 39 Le dénudement dans le cadre de la consultation médicale mériterait une étude¹⁸. La question a été effleurée dans le cadre de recherches sur l'examen gynécologique qui ont permis de mettre en évidence les procédés de contournement à l'œuvre : déshabillage le plus limité possible ; utilisation du toucher, « plus décent » car le sexe n'est pas contemplé, tout se faisant à l'aveugle¹⁹. Mais il s'agit là de pratiques extrêmes, encore poussées outre par le recours croissant au spéculum. Il serait intéressant de se pencher sur des gestes plus ordinaires, et sur les codes ou les ruses auxquelles ils ont donné lieu. On sait, par exemple, que le stéthoscope est inventé par Laennec pour ménager la pudeur d'une de ses patientes, sur la poitrine de laquelle le médecin ne pouvait pas poser son oreille. Il faudrait en outre distinguer la pratique de cabinet de la pratique hospitalière, où la nudité requise pour certains examens est exposée sans pitié à la vue des autres patients lors de la visite et de la leçon du maître.
- 40 Cette nudité ne devait pas gêner les carabins. Leur familiarité avec le nu se forge à la lecture des livres, à la fréquentation de l'amphithéâtre de dissection aussi. Il est vraisemblable que

les ouvrages de médecine, et plus particulièrement les chapitres consacrés aux organes de la génération, parfois accompagnés d'atlas somptueux, ont constitué une source d'images pornographiques très riche pour une population plus large ; la précision anatomique des dessins, leur cadrage précis sur certains organes contrastent avec les procédés d'occultation ou de déminage de la nudité artistique. Il faudrait s'interroger toutefois sur deux points. D'une part, il n'est pas sûr que l'effet de réalité attendu de cette nudité n'ait pas été en partie détourné : les représentations figurées des organes génitaux externes des femmes, par exemple, sont en partie irréalistes ; idéalisés dans une sorte de pré-puberté innocente ; arrangés selon un ordre et une symétrie parfaite –et souvent, notons le, dénués de pilosité. En outre, la multiplication de vues analytiques, de coupes notamment (particulièrement pour les organes masculins) dépasse la réalité visible et renvoie plus à l'intelligibilité qu'à la sensibilité.

41 Il me semble en outre qu'il faudrait tenter d'évaluer l'impact de ces images de nudité médicale sur l'imaginaire des spectateurs. En particulier, la médecine offre des représentations inédites de ce que j'appellerai volontiers l'hyper-nudité, ou même l'ultra-nudité. On pense ici aux figures anatomiques qui ne se contentent pas de retirer le vêtement, mais qui ôtent la peau, ou même les muscles pour aller voir dessous les organes vitaux, et en ce qui concerne leur impact, à l'émerveillement et « l'attendrissement » ressenti par Michelet lorsque, après l'échec de sa nuit de noces avec Athénaïs, il se plonge dans la contemplation de planches anatomiques qui lui révèlent « le portrait intérieur de la personne que j'aime tant », et dont il dit toujours dans son *Journal* que « plus je jouissais du dessus, plus je désirais le dessous »²⁰. Ces figures ne sont, bien sûr, pas propres au XIX^e siècle ; tout au plus peut-on penser qu'elles sont plus visibles qu'auparavant. Ce dénudement extrême et figuré comme tel (qu'on songe au geste de pudeur de la jeune femme à demi disséquée moulée par Pinson au siècle précédent) pouvait être mis en scène dans un but pédagogique : dans le musée Spitzner, dont on a déjà parlé, un des clous de la collection était la *Vénus anatomique*, un mannequin représentant une femme dont un démonstrateur dévoilait par couches successives le contenu de la cavité abdominale ; elle voisinait d'ailleurs avec la *Vénus au repos*, qui représentait une femme couchée en chemise dans un lit et dont la poitrine se soulevait au rythme de la respiration. Difficile aussi de ne pas penser aux rayons X, comble du dénudement puisque la transparence n'est plus celle du tissu, mais de la chair elle-même. Mais la nudité ainsi atteinte nous ramène à une forme de symbolisme, une forme de « vanité » (le mort dans le vif) qui décourage tout érotisme.

42 L'histoire des dénudements et de la nudité doit donc, alors même qu'on se rapproche de notre XXI^e siècle réputé impudique, être menée avec prudence, sans forcer la linéarité d'un processus mal connu et sans doute plus complexe qu'il n'y paraît. Au-delà de la nécessité de croiser des sources particulièrement rares, éparses, et indirectes, -nécessité propre à toute entreprise historique-, s'impose celle de confronter les représentations aux pratiques réelles, quotidiennes ou transgressives ; celle de prendre en compte la diversité des producteurs de normes, qui ne parlent pas tous d'une même voix ; enfin d'être attentif aux paramètres sociaux, et à la circulation des modèles de comportements et d'esthétique.

Notes

1 Jean-Didier URBAIN, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Payot, 2002 ; Jean-Claude KAUFMANN, *Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus*, Paris, Nathan, 2000 ; David LE BRETON, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, P.U.F., 1990.

2 Philippe PERROT, *Le luxe. Une richesse entre faste et confort XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1995.

3 Voir Alain CORBIN, « Couliesses », in Philippe ARIES, Georges DUBY dir., *Histoire de la vie privée*, tome 4, Paris, Seuil, 1987, p. 413 et sq.

4 Voir Henri ZERNER, « Le regard des artistes », in Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE, Georges VIGARELLO dir., *Histoire du corps*, tome 2, Paris, Seuil, p. 85-118.

5 Philippe PERROT, *Le travail des apparences*, Paris, Seuil, 1984 ; *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Bruxelles, Complexe, 1981.

- 6 Georges VIGARELLO, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris, Seuil, 1985.
- 7 Jean-Pierre GOUBERT, *La conquête de l'eau*, Paris, Laffont, 1986 ; Julia CSERGO, *Liberté, égalité, propreté. La morale de l'hygiène au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1988 ; Fanny BEAUPRE, Roger-Henri GUERRAND, *Le confidant des dames*, Paris, La découverte, 1997.
- 8 Odile ARNOLD, *Le corps et l'âme. La vie des religieuses au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1984.
- 9 Sabine MELCHIOR-BONNET, *Histoire du miroir*, Paris, Imago, 1994.
- 10 Alain CORBIN, op. cit. ; Jean-Claude BOLOGNE, *Histoire de la pudeur*, Paris, Orban, 1986 ; Anne-Marie SOHN, *Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, 1996.
- 11 Voir le remarquable catalogue de l'exposition tenue à la Bibliothèque nationale en 1997 *L'art du nu au XIX^e siècle. Le photographe et son modèle*, Paris, Hazan/BNF, 1997 ; André ROUILLE, Bernard MARBOT, *Le corps et son image. Photographies du XIX^e siècle*, Paris, Contrejour, 1986.
- 12 Bruno BERTHERAT, *Les métamorphoses de la machine. La morgue de Paris au XIX^e siècle (1804-1907)*, thèse de doctorat d'histoire de l'Université de Paris I, 2002, 3 vol. dactyl. (à paraître chez Taillandier).
- 13 Voir notamment les chapitres consacrés au corps anormal ou monstrueux par Jean-Jacques COURTINE, dans Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE, Georges VIGARELLO dir., *Histoire du corps*, tome 2 et 3 Paris, Seuil, 2005 et 2006 ; Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD, Gilles BOËTSCH, etc. dir., *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004.
- 14 Odile ROYNETTE, *Bons pour le service. L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Belin, 2000.
- 15 Georges VIGARELLO, Richard HOLT, « Le corps travaillé. Gymnastes et sportifs au XIX^e siècle », in Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE, Georges VIGARELLO dir., *Histoire du corps*, tome 2, Paris, Seuil, 2005, p. 313 et sq.
- 16 Alain CORBIN, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988.
- 17 Philippe PERROT, *Le travail des apparences*, op. cit. ; Georges VIGARELLO, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir, de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuil, 2004.
- 18 Le sujet est abordé par Bernard HOERNI, *Histoire de l'examen clinique*, Paris, Imhotep / Maloine, 1998.
- 19 Anne CAROL, « L'examen gynécologique au XVIII^e-XIX^e siècle : techniques et usages », in Patrice BOURDELAIS, Olivier FAURE dir., *Les nouvelles pratiques de santé XVIII^e-XX^e siècles*, Belin, 2005, p. 51-66.
- 20 Cité par Jean BORIE, « Une gynécologie passionnée », in Jean-Paul ARON dir., *Misérable et glorieuse, la femme au XIX^e siècle*, Fayard, 1980, p. 153-190.

Pour citer cet article

Référence électronique

Anne Carol, « La nudité au XIX^e siècle », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 30 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2009, consulté le 07 avril 2014. URL : <http://rives.revues.org/2303>

Référence papier

Anne Carol, « La nudité au XIX^e siècle », *Rives nord-méditerranéennes*, 30 | 2008, 25-37.

À propos de l'auteur

Anne Carol

Professeur à l'Université de Provence, Anne Carol enseigne la France au XIXe siècle, l'histoire de la médecine aux époques moderne et contemporaine. A l'UMR TELEMME, ses champs de recherche sont orientés vers l'histoire de la pensée et de la pratique médicale aux époques moderne et contemporaine ainsi que l'histoire des femmes en France au XIXe siècle

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

Dans un XIX^e siècle réputé prude, les occasions de voir et d'expérimenter la nudité totale ou partielle semblent devoir être minces ; on en suggère ici quelques pistes. Les nudités envahissent pourtant l'art officiel, néoclassique et académique, au prix d'une certaine déréalisation ; les conventions sociales autorisent le dévoilement public des chairs féminines, dans des circonstances très codifiées. Reste qu'on sait peu des pratiques de dénudement dans l'intimité, qu'il s'agisse de la toilette ou de l'alcôve. La nudité s'expérimente, semble-t-il, dans des lieux marginaux et interlopes comme la maison close, dans des espaces où se crée une culture somatique nouvelle : la caserne, la plage, le gymnase. Elle se donne à voir enfin dans une nouvelle culture scientifique et médicale en cours de vulgarisation.

Seeing and experiencing nudity seems to be rare during the prudish 19th century: let us try to explore some opportunities. At first, nudes invade public space through neoclassic and academic art, to the detriment of reality; the social conventions also allow women to unveil some parts of their body, but only in specific cases; and yet we don't know very much about nudity in private spaces or practices, as sexuality or self washing. Nudity could rather be experienced in border places, as brothels, or in new somatic culture fabrics, as beaches, barracks or gymnasium; it is also broadcasted by the new medical culture.

Entrées d'index

Mots-clés : histoire, société, corps, pratiques, culture

Géographie : Occident

Chronologie : Époque contemporaine